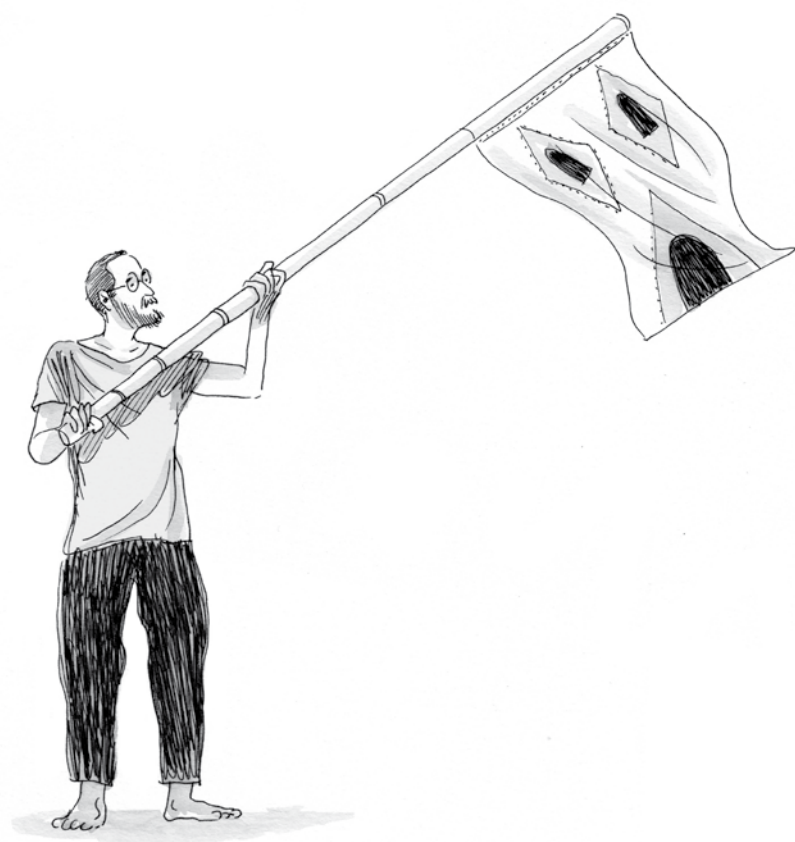




Toujours ailleurs

Ce troisième volet de so far° souhaite revenir sur l'édition 2016 du festival far°, intitulé *ailleurs*, et réinvestir les processus de création des œuvres de Mickaël Phelippeau, Laurent Pichaud, Adina Secretan, et de Nicolas Cilins, Yan Duyvendak et Nataly Sugnaux, qui ont impliqué des requérants d'asile de la région. Ces quatre projets ont pu voir le jour grâce aux rencontres entre les requérants, l'équipe du far° et les artistes invités lors des *rendez-vous du jeudi** (de février à juillet), grâce à leur envie de se joindre à nous, grâce à leur persévérance dans les moments d'incompréhension peut-être, et particulièrement grâce à leur ouverture vis-à-vis des propositions amenées par les artistes. D'emblée des enjeux sociaux complexes et fondamentaux ont été soulevés, tels que des questions liées au travail et à l'intégration. Mais ce qui a prévalu avant tout était la possibilité de valider la présence des requérants ici comme individus (vs. une « vague migratoire »), d'offrir un cadre pour témoigner de leur passé (souvent en creux), mais surtout de leur quotidien au sein de cette société qui ne leur offre souvent que la portion congrue.

Après deux parutions printanières, so far° 3 rompt le rythme et paraît cette année en fin d'automne. Il nous importe de valoriser cette expérience ayant pris place avant et pendant le festival, et qui se poursuit aujourd'hui grâce à l'implication du far° dans l'association nyonnaise Le lieu-dit**. Comme un nouvel écho d'*ailleurs*, ou le récit d'une année particulièrement riche en créations aussi bien qu'en rencontres humaines, nous espérons que cette lecture puisse une fois encore éclairer les multiples facettes des questions migratoires passées au crible des arts vivants. L'équipe du far°

*Pour en savoir plus sur les rendez-vous du jeudi, les artistes et les spectacles cités dans cet article, consultez notre site internet : www.festival-far.ch

** lire en page 12

Durant tout le festival far° 2016, le projet *Black Buvette* d'Adina Secretan investissait au jour le jour plusieurs lieux de Nyon. La proposition mettait en scène une chaîne de dons et contre-dons, en interrogeant avec humour l'interdiction de travailler, le travail au noir et le travail dissimulé. Les *Black Fragments* dispersés sur les pages de ce journal rejouent cette idée de dissémination tout en révélant des aspects inédits du dispositif *Black Buvette*.

Black Fragment 1 (Et au début était la loi)

Au nom de Dieu Tout-Puissant ! Le peuple et les cantons suisses, conscients de leur responsabilité envers la Création, résolus à renouveler leur alliance pour renforcer la liberté, la démocratie, l'indépendance et la paix dans un esprit de solidarité et d'ouverture au monde, déterminés à vivre ensemble leurs diversités dans le respect de l'autre et l'équité, conscients des acquis communs et de leur devoir d'assumer leurs responsabilités envers les générations futures, sachant que seul est libre qui use de sa liberté, et que la force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membres, arrêtent la Constitution que voici.

La Constitution fédérale, comme un soleil qui se lève. Une sève d'amour qui monte. On va prendre ça comme ouverture. C'est parfait. Et c'est simplement beau.

Donc, au commencement du Verbe Légal, le peuple et les cantons suisses savent déjà que la force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membres. Reste, bien sûr, la question de savoir ce qu'est une communauté. Et celle de savoir sous quelles conditions on peut devenir membre. Je suis membre de la communauté. Ça ne fait aucun doute. La meilleure preuve peut-être, c'est que je n'ai jamais eu besoin de lire la constitution.

Au printemps 2016, le far° m'invite, et me parle d'un lien, tissé depuis plusieurs mois. Un lien entre le festival, et des personnes qui, après avoir beaucoup marché, beaucoup ramé, attendent désormais dans un bunker. Histoire de savoir si elles feront un jour partie de la communauté.

Le far° me propose de prolonger ce lien, à mon tour. Cette invitation m'amène, pour la première fois, à lire les textes qui fondent et régissent « ma communauté ». La Constitution fédérale d'abord. Puis la LEtr, la LAsi, puis l'OA 2, qui me

conduisent à la LTN. Acronymes, eux aussi, « barbares ». Un jeu des chiffres et des lettres à décoder. Je demande de l'aide, auprès de juristes, de membres d'association. Je découvre que ce qu'ils et elles me racontent est étonnamment homogène, bien que la diversité des situations des requérants soit loin de l'être. Depuis 2004, les lois et règlements, relatifs à l'aide d'urgence, entendent avant tout se montrer les plus dissuasifs possibles. Dieu nous souffle un esprit de solidarité et d'ouverture au monde, mais s'il te plaît mec, s'il te plaît, trouve-toi quand même fissa une autre communauté, faut pas déconner.

Je découvre des tas de choses, des choses que je ne savais pas. Notamment liées à la question de l'accès au travail. Aux possibilités de sortir un jour du système asile. Aux possibilités de construire peu à peu une vie autonome. Aux possibilités de sortir du bunker. Comme un soleil qui se lève.

Il se trouve que les personnes requérantes qui entrent dans le système asile sont considérées par les autorités comme de facto endettées auprès de l'Etat, étant donné l'aide matérielle et sanitaire minimale qu'elles reçoivent. Si une personne requérante parvient à trouver un employeur, et si cet engagement est consenti par le Service cantonal de l'Emploi, chaque potentiel salaire fait alors l'objet d'une « taxe spéciale », prélevée directement à la source, par la Confédération. Cette « taxe spéciale » s'applique en plus des autres impôts à la source ordinaires, prélevés usuellement auprès de tous les travailleurs étrangers. Une fois cette taxe prélevée, le Canton de Vaud perçoit ensuite l'entier du salaire restant, que l'employeur est tenu de lui verser directement. Finalement, le Canton reverse ensuite un petit pourcentage de ce salaire à la personne requérante qui a travaillé, au pro rata du taux d'endettement supposé. Dès lors, le salaire horaire d'une personne requérante, prise en **charge/encadrée** par l'Etablissement Vaudois d'accueil des Migrants (EVAM) avoisine en moyenne CHF 3,5 / heure. Bon. C'est pas folichon, trois francs cinquante de l'heure. Pour un travail en Suisse. Et pour prouver qu'on pourra faire un jour partie de la communauté.

Alors, au far°, on a décidé d'établir la possibilité d'une communauté éphémère. Un espace où se croisent les membres du festival, des artistes, des personnes ayant migré dans des conditions difficiles, et des spectateurs. Un de ces espaces s'appellera la *Black Buvette*. Durant une heure chaque jour, la communauté y jouera, ensemble, avec les lois. C'est dérisoire. Mais l'esprit de dérision, et de joie un peu féroce, c'est, après tout, un agenda artistique traditionnel.

Et avant tout, c'est une grande arme des invisibles, parqués dans les bunkers.

Adina Secretan

SO...

Mais tu vas demander quoi? On doit comprendre.

Ça n'a pas été facile de prendre rendez-vous. Avec Jutyar, Najib, Sharif, Jack et Mohammad. Il y avait le foot, les cours de français, parfois le matin, parfois l'après-midi, et puis il y avait aussi une résistance, je pense. Que nous veut-elle? C'est qui cette fille? On doit comprendre. Voilà une réponse que j'ai reçue. Et elle était carrément légitime. Et confrontante : au fait, qu'est-ce que je veux? Qu'est-ce que je vais leur dire? Et pourquoi moi? On a essayé, on s'est rencontré et ça a donné ça.

Rencontre avec Najib Mohammadi et Sharif Saidi à propos de *L'Usage du monde – le dehors* de Laurent Pichaud

Il fait chaud. Rendez-vous devant la Coop Pronto. Surtout parce que moi, Nyon, je ne connais pas vraiment. La première rencontre avec Najib et Sharif, qui ont participé au spectacle *L'usage du monde – Le dehors*. Moi avec toutes mes questions qui tourbillonnent, eux avec ce doux silence rieur. Impression. Moi agitée, eux calmes. A priori. Moi avec mes questions existentielles, eux avec une simplicité que j'envie. *On l'a fait parce qu'on nous a proposé. Au début, I was very surprised, because I am not an artist, I am not an actor and they said it's no problem. So we did it.* Because they eagereed us. Eager? Eager. Google translate, help. On l'a fait parce qu'ils nous ont désiré. *Encourage, desire.* Et voilà l'équation qui se construit : participation = encouragement + désir. La pierre angulaire semble posée. Une sorte de pierre fondamentale à tous les questionnements que je me pose depuis des lustres sur la citoyenneté, la participation. Une équation que certains semblent avoir oubliée, peut-être de par sa simplicité. *We were so happy; heureux, that we did everything that the far° was proposing.* Les ateliers, les spectacles, aller en voir aussi. Silence, entre nous. Pas autour. Un flot de gymnasiens intarissable nous enveloppe. Le dari s'enclenche. Inversion. J'écoute, j'observe, je ne comprends rien. Je me demande s'ils parlent de moi, de cette personne qui vient leur causer, là, comme ça. Défiance qui s'infiltre dans l'inconnu.



À propos de l'auteur

Formée en philosophie, littérature et danse à Genève et Lausanne, Adina Secretan travaille en Suisse et ailleurs comme chorégraphe, metteuse en scène, danseuse, dramaturge.



Non c'était pas bizarre le spectacle, c'était nouveau. On ne connaissait pas, mais pas bizarre. Vraiment ? Quand on se voit chanter sur un écran ? Quand on fait des mouvements de manière aveugle ? Quand on fait de la musique avec un extincteur ? Non c'était pas un extincteur, c'était comme une guitare. Au téléphone je disais à la famille que je faisais un spectacle. Mais ils ne comprennent pas. Qu'est-ce que tu fais ? Pour eux c'est difficile. D'un coup je m'emballe, je parle de ce terme, « migrant » que je trouve abusif, abusé. Comme quelqu'un qui est toujours en train de bouger, comme un interminable mouvement, alors qu'ils sont ici, qu'ils sont à Nyon. Et qu'ils ne bougent plus. Ou alors on bouge tous, tout le temps. Je sais pas.

Ça glisse en *dari*. Je deviens l'étrangère, celle qui ne comprend rien. Observation. Sourires, acquiescement. Dans les yeux de Sharif, une étincelle, un accord tacite. Une conviction. Ou peut-être pas, hein, peut-être juste un fantasme, une envie de ma part de voir cette colère partagée. Sauf que là, la colère a peu de prises. Douceur. Chaleur. Citronnade. *Je veux être mécanicien. Les voitures, l'électricité. La technique. Artiste ? Non, ce n'est pas un travail pour moi.* Il ne savait pas, pour les vidéos de lui sur les murs, ou il n'avait pas compris. Lui qui chante, tout le monde. Mais c'était bien, il trouve que c'est bien comme il chante. Il a écouté sur YouTube et après il l'a chantée. Les barrières langagières, parfois font aller à l'essentiel. Parfois elles font manquer l'essentiel. Mais les sourires, on manque pas. *Des fois, on ne comprenait pas ce qu'il voulait Laurent. Alors on regardait ses mains, et on comprenait ce qu'il avait dans la tête.* Les trains qui passent, le flot humain, toujours. Autour. Najib et Sharif saluent par ci, par là. Maintenant il y a des gens qui nous connaissent mais nous on ne les connaît pas. *Avec le festival far° on a rencontré des gens et ça c'est bien. Maintenant, c'est fini le festival et maintenant c'est les cours de français et attendre le permis. C'était bien, et c'est fini. Présence.* Passé, un peu, avenir, flou. Je veux devenir entraîneur de foot, *je sais pas si c'est possible.* Najib a déjà le maillot. Sur la table il y a mes mots : engagement, art, collaboration, respect. Ceux dont Najib ne voulait pas parler au début. *Je veux parler mais pas avec ces mots.* Finalement, on les a abordés, un peu. Et mes questions existentielles tournent un peu moins. Instrumentalisation? Utilisation? Non respect? Participation? Le spectacle c'était rencontrer des gens, travailler, rigoler, chanter, ne pas savoir et oser. La vie, en fait. *Tu n'as rien écrit ?* C'est dans ma tête. Avant la fin, Najib glisse juste un mot : *Alain Souchon. Moi j'aime Alain Souchon, sa musique. Foule sentimentale, l'amour à la machine, allô maman bobo.*

Moi je repars avec mes questionnements. Et mes appréhensions. J'avais un peu peur, oui, d'aller à leur rencontre, sans savoir comment parler, sans savoir ce qu'ils allaient penser. Et je me dis qu'eux aussi, ils doivent ressentir cette peur des fois, par ici.

Rencontre avec Jack Mohammad Awlalai et Mohammad Al-Obaidy à propos de *Actions* de Nicolas Cilins, Yan Duyvendak et Nataly Sugnaux

Deux jours plus tard, j'ai rendez-vous avec Jack et Mohammad, puis avec Jutyar. Je n'ai pas envie. Je ne me sens pas en état, j'ai envie de m'enfermer dans ma bulle, pas d'aller parler avec des étrangers, quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent, de la rue d'à côté ou de pays lointains. L'impression de n'avoir pas de place pour l'autre, espace limité. Ils arrivent ensemble. L'un se fait appeler Jack parce qu'il s'appelle aussi Mohammad, *because there are many Mohammad.* Se distinguer. La chaleur semble amoindrir encore plus l'espace à l'intérieur, l'espace d'accueillir les mots. Présentations. L'un vient d'Irak, l'autre du Yemen. Yemen? à nouveau le téléphone comble mon ignorance. L'un est décorateur, intérieur et extérieur, et coiffeur. Il soigne les façades. Sur son t-shirt est écrit « barber shop » avec de petits logos. L'autre est ingénieur, il a travaillé pour le CICR, MSF, pour les déplacés internes. Rapidement, l'énergie devient politique, colère. On parle action. On parle d'*Actions*, la performance à laquelle ils ont participé. *I participated because I speak english pretty good and because I know the situation of the others, a little bit. The translator for instance, he didn't know for the bunkers. He felt sorry for us in the end, he didn't know.* Le permis N. L'autre jour, ils ont voulu acheter une carte SIM, et ils n'ont pas eu le droit, avec le permis N. Incompréhension. L'échange s'active, passe de l'arabe à l'anglais, Jack le traducteur fait le lien, Mohammad a perdu l'anglais ici, avec l'apprentissage du français et *je ne sais pas le français non plus.* Il a perdu, quelque chose.

Black Fragment 2 (Ensuite, il y a encore la loi)

La loi ne définit pas seulement ce qu'est un « bon réfugié ». Elle définit, aussi, de manière globale, ce qu'est le travail. Le travail, c'est toute activité qui normalement engagerait l'obtention d'un gain, même lorsque celle-ci est exercée gratuitement. C'est aussi en vertu de cette définition que les personnes requérantes sont également interdites d'exercer une quelconque activité bénévole. Sauf si celle-ci fait partie des programmes d'occupation encadrés par l'Etat.

Il y a cependant une exception dans la définition de ce qu'est un travail. Ce sont les petits services rendus entre amis, voisins et famille. Là, il ne s'agit pas de travail, mais, selon la définition du Secrétariat d'Etat à l'économie, seulement de complaisance et de serviabilité. Dans ce contexte spécifique, des rétributions symboliques sont autorisées, sous forme d'échanges de biens (symboliques), de services (symboliques), ou de petites sommes d'argent (symboliques).

De fait, à la *Black Buvette*, personne ne travaille. Quiconque vient y boire un verre, ou simplement s'asseoir, fait instantanément partie de la famille. Nous devenons tous amis et voisins, simplement heureux de procéder à des échanges symboliques. Jour après jour, la communauté, de plus en plus nombreuse, aura permis, le temps d'un soir, d'en finir avec les rémunérations silencieuses à trois francs cinquante de l'heure. En toute complaisance.

Black Fragment 3

(Faire communauté)

Faire un lien avec toi, ça présupposait de détruire mes poumons encore plus que d'habitude, à coup de chicha. Parfum pastèque-framboise, s'il vous plaît. Longues heures dans le jardin de l'EVAM, un dépôt douxereux et indélébile sur les gencives.

La première fois, tu as raconté, dans ton anglais deux fois meilleur que le mien, tes compétences et ton expérience professionnelle, qui ne valent rien ici. Et tu as ri d'être maintenant soudain « de l'autre côté du miroir ».

La deuxième fois, tu as raconté les assassinats de tes collègues par Daech, ton coup de flip final, et l'avion dans lequel tu n'es pas monté pour y retourner. La demande d'asile en urgence. Et le mail laconique de l'ONG, t'intimant simplement l'ordre de renvoyer le laptop et le sac à dos de fonction.

Quel mauvais hommage je te rends, bon sang. Ne relayant que les drames dont tu as bien voulu parler un peu, alors que tu es extrêmement drôle. Et particulièrement doué pour les agréables small talks, aussi.

Plus tard, la Buvette et le festival ouvrent, et tu viens souvent avec nous. Le soir après le travail, nous mangeons ensemble, devant les couvertures de survie dorées, érigées vers le ciel, devenues surfaces pour une culture festive, signes doux-amers d'un malheur glamourisé. Tu es bien plus connecté que moi, toujours sur ton portable, écran XXL. Tu me montres des images. Photo de classe de l'école d'ingénieur. Tu vois ce jeune homme, là ? Il a été tué 3 ans plus tard par les islamistes. Et tu vois celui qui est juste devant, au premier rang ? Il est devenu combattant de Daech. Je garde toujours cette photo, elle est incroyable. Une même promotion d'étudiants, qui abrite la victime et le bourreau futurs.

Tu me montres d'autres photos d'amis. Beaucoup de jeunes gars urbains, branchés et sexy. Tu scrolles un peu vite ceux qui posent torse nu, pantalon très bas sur les hanches, lascifs et souriants. Mais j'ai l'œil grand ouvert. Et incrédule, quand tu me fais la liste de tous ceux qui sont désormais morts. Je soupçonne que ces jeunes hommes n'ont pas seulement été tués en raison de leurs activités professionnelles ou leurs positions politiques. Impossible de parler de cela avec toi. Rester discret sur sa sexualité est un droit, mais chez toi, ça a comme un parfum de survie. Je termine mon poulet au citron avec toi, au milieu des autres actrices et acteurs de la contemporanéité. Au rythme des basses du dj qui secouent le calme de la riviéra nyonnaise.

Et je comprends que même ici, tu ne te sens pas en sécurité.

Ce que je ressens c'est la colère, l'envie d'agir, l'impuissance. Dans les yeux, la colère qui vient animer la mienne. Je parle du contexte, de l'intéressante confrontation qu'a provoqué *Actions*, piégeant le spectateur dans son rôle de citoyen. Miroir. Face à face. Mohammad confie sa colère, il la respire. Il dit ses tentatives de rencontrer le chef de l'EVAM, de s'insurger contre le fait qu'on lui a pris ses 4000.- dollars à l'arrivée en suisse. *Pourquoi ? J'ai parlé à la radio en arrivant parce que je ne comprenais pas qu'on me prenne mon argent.* Le flot des gymnasiens, cet après-midi s'efface sous le flux de la colère. Echauffement, chaleur. Inquiétude, la mienne. Que faire de toute cette colère ? Comment éviter qu'elle se retourne contre le système ? Ou contre soi-même ? La discussion glisse, philosophie. Confidences. Energie puissante et destructrice. Universelle. Logique implacable d'un système violent. Qui produit des réactions violentes. *Avec un permis N tu ne peux rien faire, même à la gym on m'a refusé l'autre jour à Lausanne.* Jack formule, illustre la colère. Initiatives avortées, empêchées. Et la colère qui reste, sans pouvoir sortir. Comme une cynique sélection naturelle : ceux qui y parviennent quand même peuvent enrichir leur dossier, les autres... La colère reste le poison. Ou le levier d'action. *Often we feel that people feel compassion for us, but after that ? Nothing happens.* Scepticisme, désillusion. Désolation ? Quand même pas. *L'autre jour, je suis allé à une fête ici, à Nyon, on m'a parlé, comme si j'étais quelqu'un, en anglais. Quand ils sont compris que j'étais un « migrant », j'ai vu leurs yeux changer. Ah bon ? ça peut être comme ça un migrant ? Ils ne comprennent pas que c'est pas interdit pour tout le monde de regarder les femmes, de fumer, de boire, qu'on peut être comme eux aussi. On peut pas leur en vouloir, c'est normal quand on ne connaît pas, chacun se fait ses images.* Arabe, Mohammad qui veut dire quelque chose. Ils échangent, j'observe. Quand je suis arrivé ils m'ont demandé ce que j'avais fait. C'était comme si j'avais commis un crime. J'ai regardé autour, j'ai vu qu'il n'y avait pas de fenêtres, j'ai paniqué, presque douté de mon innocence. Infiltration. De l'extérieur sur l'intérieur, de l'environnement sur le psychique. Les chaises en rang, les espaces clos, peu d'espace pour la convivialité. Hermétisme. Helvétisme ? Difficile à encaisser pour un décorateur. Beauté des lieux. Sa rage est contenue et débitée, équilibre précaire. *I didn't come to EVAM, I came to Switzerland ! That's what I told the cook when he told me that if I had something to say to the meals, I could go home. Rentrer ? Rentrer où ? Il fait chaud. Un petit air souffle sur nos échanges passionnés. We cannot say all arab people are like Daesh, we cannot say Switzerland = EVAM.* Ça envoie, match intense. Ils sont bien trouvés leur place dans *Actions*. *It's like saying speaking german is Hitler.*



Combat. Vif, vivant. Le combat qui tient vivant. Ou fait semblant, et épuise. Jack alimente, Mohammad suit, attentif et je sens que ça gronde en lui. Leur colère active la mienne, ses mécanismes positifs et négatifs, constructifs et destructifs. A démêler. Ne pas m'engager à les tirer de là, ne pas promettre, ne pas tomber dans le combat qui épuise, laisse vide. Ne pas me refermer sur la bataille, garder le cœur ouvert. Le ciel. Les odeurs. Chaleur. Est-il possible de garder le cœur ouvert sous terre ?

Et l'instrumentalisation dans tout ça ? Quand je repense à *Actions*, je me dis que la victime a été le spectateur, payant pour se retrouver dans une séance d'association. Inversion. Dérangeant, déroutant. Intéressant. Le bracelet multicolore de Jack attire mon regard, je m'y perds. Je pense aux artistes du far° : eux aussi, parfois, n'avaient-ils pas envie ? Pas envie de laisser de l'espace à une réalité ? Avaient-ils eux aussi le sentiment de n'avoir pas d'espace, pas la force pour la colère ? La tentation de fermer leur cœur ? Ce que ça prend, de le laisser ouvert, le cœur. *Migrants are not only a threat, a fear. They can add something. Would you like to join for a chicha one day ?* Il paraît qu'à Ouchy il y a cette place pour fumer. Et à Ouchy moi je n'y vais jamais. *They can offer other perspectives.* Sur la table les schémas sont brouillons. On a écrit, parlé, traduit, essayé, renoncé. On discuté, mais pas qu'avec les mots. Avec les maux aussi, et ceux-là sont passés directement. Sans traduction.

Pause écriture. Pause respiration, essai de remise à zéro des compteurs émotionnels. Essai de créer un espace pour Jutyar, ses mots, son énergie. Appréhension. Je m'avoue à demi-mot que si une colère similaire se déploie, moi je ploie. C'est sans compter qu'à chacun son énergie, à chaque échange sa spécificité. Sa force.

Rencontre avec Jutyar Ali à propos de Jutyar de Mickaël Phelippeau

Jutyar, c'est lui qui paie. Une citronnade, un sirop. Moi j'aimerais des glaçons. Son spectacle arrive d'entrée dans la conversation. Je l'ai senti le plus réticent à notre rencontre, le plus méfiant. Son spectacle. Un spectacle possessif, qui prend tout son sens. *Tu sais, moi, mon spectacle, c'est la culture, c'est la vie. Parce que l'Irak, la Suisse, c'est la même chose : on danse, on chante, on boit, on vit.* Trait d'union. Comme une continuité entre un là-bas et un ici. Une évidence. L'universel, oui c'est ça chercher l'universalité. Au fond on est les mêmes, on se ressemble. A quelques différences près. La langue avec lui n'est pas un problème. Il parle, on se comprend, c'est simple. Il me montre une vidéo de lui qui chante. En Irak on ne joue pas d'un instrument en même temps qu'on chante. C'est là un ou l'autre. Sur scène, quand il n'y a que sa voix qui prend l'espace, ça touche quelque chose, directement. *On est venus ici avec l'équipe et Mickaël Phelippeau. Ils m'ont dit : tu veux travailler ? Faire le spectacle ? J'ai dit oui.* L'hésitation n'a pas beaucoup de place. Il y a va. Expérience, envie, évidence. *Chaque année je fais un spectacle à un festival en Irak pour la fête nationale. C'est le 21 mars. Notre 1^{er} août c'est le 21 mars.* Alors ici ou là-bas au fond, la scène, c'est la même chose. A part qu'en Irak, tout le monde danse. Mais l'Irak est comme un fantôme. *C'est difficile là-bas tu sais.* Ben oui c'est difficile. Pas sûre de savoir, vraiment. Son français, ici, les enfants. *Là où j'habite à Crans-près-Céligny il y a deux enfants, ils sont de très bons professeurs.* Avec leur franchise. Leur air de je-ne-comprends-pas-que-tu-comprends-pas. La force avec laquelle ils nous convainquent que l'on parle leur langue. Et ça marche. *Je suis bien. Ça fait du bien, à la Migros, les gens, maintenant, ils me saluent. On est quelqu'un.* Au bunker, non, on n'est pas quelqu'un. Dans son programme, pas beaucoup de place non plus. Le foot, le travail, les cours. Comme l'hésitation, pas de blancs. Je recherche le fil de l'instrumentalisation, mon enquête. Le seul moment qui revient, c'est la journée avec la télévision venue réaliser un sujet sur le far°. *J'étais avec eux toute la journée pour un reportage, à l'Usine à gaz, dans la famille, la voiture. Ils ont filmé tout le spectacle, ils m'ont posé des questions, beaucoup de questions. Et à la fin, seulement deux minutes ! Je lui avais dit de ne pas mettre le moment où je parle d'avant, de mon travail avant. Et il a mis ce moment.* Pourquoi ? Suspension. Air de dégoût. Incompréhension. Les raisons sont mauvaises, il le sait, je le sais. *Ma vie c'est pas avant, c'est maintenant, ici.* Essayer de faire entrer dans une case, une étiquette. Puissante de présence. *Au prochain spectacle...* pas de passé, pas trop. Mais de l'avenir. *Au prochain spectacle j'aimerais cacher des danseurs dans le public pour qu'ils viennent danser à la fin avec moi, comme en Irak.* Jouer et diriger. Amener la fête. Par ses projets il répond à mon malaise, lors du spectacle quand il danse et qu'on le regarde, juste comme ça, sans participer. L'envie m'avait pris d'aller danser avec lui là-bas. Oh oui, amène la fête ici, en Suisse. Le goût de la danse, de la musique. J'en ai besoin. Participation = encouragement + désir. Jutyar a les outils. Je repars avec la relique d'un parfum masculin entêtant et avec le cœur rempli, lui qui craignait d'être vidé.

J'ai juste rencontré des hommes heureux d'avoir été désirés et encouragés.

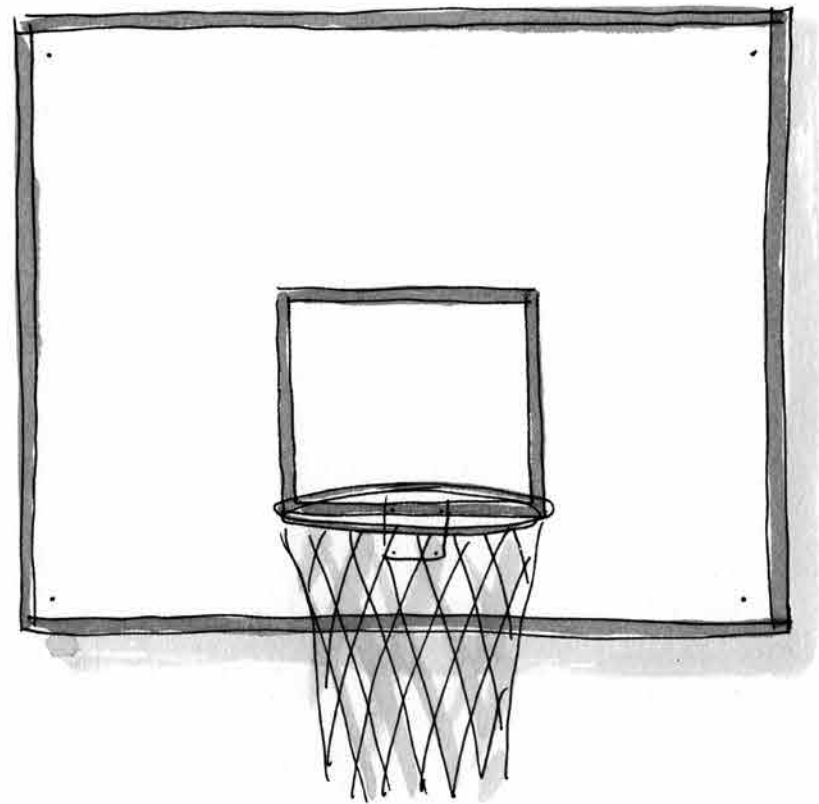
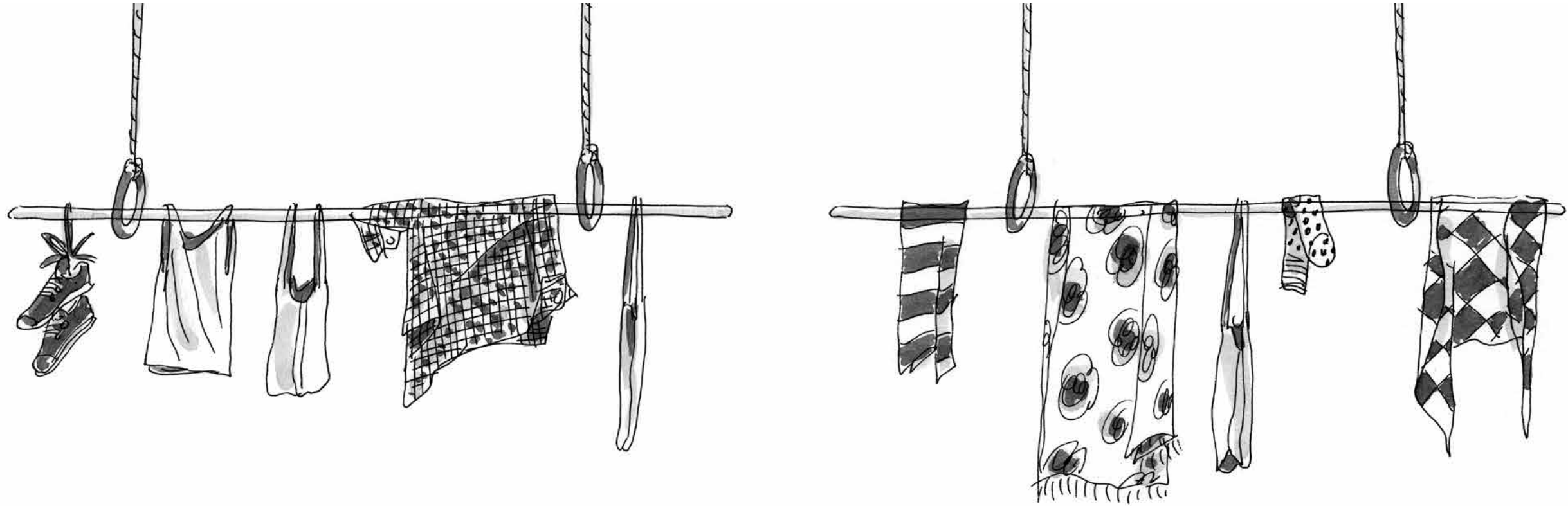
Lucie Schaeren



À propos de l'auteur

Après des études de sociologie et une expérience dans le domaine de l'éducation, Lucie Schaeren suit le Master Arts dans la sphère publique à l'ECAV. Elle développe une pratique artistique sur les questions de citoyenneté et d'altérité. Au printemps dernier, elle a proposé un workshop lors des rendez-vous du jeudi. Durant le festival far°, elle a assisté à plusieurs spectacles impliquant des réfugiés, à la suite desquels elle a rencontré des participants à ces projets. Voici le récit impressioniste de ces entrevues à Nyon*.

Pour en savoir plus sur les rendez-vous du jeudi, les artistes et les spectacles cités dans cet article, consultez notre site internet : www.festival-far.ch



Black Fragment 4 (Cuire des trucs, et refaire communauté)

Ce matin, Joëlle et Louis ont décidé de venir à Nyon en bateau. Louis et Joëlle, qui se sont immédiatement emparés de cette buvette, dès la première journée de répétition, pour en faire un engagement joyeux, et bien barré. Contrepoint salutaire à l'esprit de sérieux et de colère qui se tapit au fond de mes propres gestes. Eux aussi, ils restent chaque soir manger avec « ceux du bunker », ils prennent tout le temps qu'il faut pour vivre ces dix jours. Bien au delà d'un quelconque cahier des charges « d'interprète ».

Après le bateau, ils rejoignent A. et R., pour apprendre à cuisiner des Bolani. Bordel et transpiration en cuisine. La crêpe afghane, comme tout ce projet, a besoin de temps. La farce de pommes de terre et d'épinards est malaxée, longuement, à la main. On s'extasie tous devant la consistance obtenue, élastique et souple. A. et R. observent leurs apprentis cuisiniers du jour, et éclatent de rire. Ils disent que Joëlle et Louis en cuisine, ça vaut bien Laurel et Hardy. Portable en main, on compare Joëlle, probablement la plus belle femme que je connaisse, au visage bouffi et goguenard d'Hardy. On est tous convaincus.

Convaincus d'avoir tacitement atteint une étape essentielle, où l'on peut commencer à se chamber à tout va. Où l'on a enfin dépassé le stade où ces hommes, qui vivent reclus sous terre, et balbutient le français qu'ils peuvent, sont « tellement chou et adorables ».



La délicate naissance d'une communauté

Le spectacle *De terrain* a été créé in situ au far° par le chorégraphe français Laurent Pichaud avec un groupe de migrants et d'habitants de Nyon. Retour sur un projet collectif qui met la communauté et la solidarité au cœur de l'expérience artistique.

En chaussettes, le public est assis sur des tapis de gym à même le sol ou sur ces bancs en bois si caractéristiques de nos années de cours de sport à l'école. Dans la salle de gym de l'ancien collège de Nyon, entrent alors Antoinette Banoub, Daniel Bokretson, Ali Darasi, Tesfu Ghirmay, Teum Mubarek, Emmanuelle Staub, Meron Tekeste, Tesfit Yemane. Eux aussi passent au vestiaire. Les acteurs se délestent de leurs affaires qu'ils accrochent comme autant de drapeaux hissés sur les anneaux au plafond de la salle de gym.

Puis, avec de longs bâtons de bois, ils s'attèlent à faire vibrer et résonner le lieu avec délicatesse. Le sol marqué de couleurs, les murs blancs, et enfin les corps se mettent à bruissier et à chuchoter au passage des tiges de bois. L'écoute, le tact, l'identité et la solidarité sont au cœur de la performance chorégraphique *De terrain* de Laurent Pichaud, présentée trois jours durant lors de la dernière édition du far°. Le spectacle interroge la migration et la rencontre de l'autre au fur et à mesure de tableaux tout aussi poétiques que ludiques.

Ce n'est de loin pas un hasard si le chorégraphe français – qui, depuis 2001, crée tous ses spectacles « in situ », c'est-à-dire à partir de l'âme d'un lieu particulier plutôt que dans une salle de théâtre neutre – a choisi de travailler dans une salle de gym. Universelle, elle est le lieu de réunion des fêtes de village mais aussi celui où on se réfugie en cas de catastrophe. Elle permet dès lors d'évoquer la communauté, le vivre ensemble et la migration, mais sans confronter frontalement le spectateur au drame. C'est selon son imaginaire et ses projections que celui-ci engage la réflexion. Même si, lorsque les acteurs construisent une cabane de fortune en bâtons et espaliers, qu'ils s'allongent pour une sieste à même le sol ou qu'ils traversent la salle appuyés sur leurs grands bâtons tels les rames d'une fragile embarcation, les images de la crise migratoire viennent naturellement à l'esprit du spectateur.

Géranium et intégration

Le groupe mixte d'habitants de la région nyonnaise et de migrants hébergés à Nyon s'est constitué au fur et à mesure des répétitions qui ont démarré en juillet. D'une quinzaine de participants, huit sont restés, deux femmes suisses et six hommes érythréens, pour vivre l'aventure artistique jusqu'à la présenter au public du far° fin août. Mêlant le français à l'anglais et au tigrigna (une des langues de l'Erythrée), ils ont peu à peu créé leur code commun, défiant celui du spectacle occidental traditionnel, et ont construit leur intégration dans ce lieu partagé.

La représentation de cette intégration s'est par exemple traduite sur scène par un drapeau vaudois « Liberté et patrie » que Tesfu Ghirmay accroche au sommet des perches ou un petit géranium, accessoire suisse indispensable, qui vient orner la cabane de fortune du groupe. Si le spectacle fait encore écho à la souffrance lorsque les acteurs se muent en ambulanciers et viennent ramasser les affaires laissées au sol sur leurs brancards de bois, le rire et la légèreté ne sont jamais loin. Et le public ne s'y trompe pas lorsqu'il s'enthousiasme pour le match final où une mappemonde-ballon virevolte dans les airs.

Mais sans nation hormis celle du pays de la salle de gym, il n'y a ni gagnant ni perdant. Ou plutôt si : voyant les sourires et la complicité de ceux qui restent tout de même désignés comme « les migrants » et « les habitants de Nyon », on comprend que chacun a gagné. Et on se rend compte que l'on n'a pas seulement assisté à une simple représentation artistique, où les acteurs devaient apprendre leur partition, mais plutôt à la naissance d'une véritable communauté à laquelle on a envie de participer. Le premier pas est facile à franchir, il suffit d'applaudir.

Sophie Badoux

À propos de l'auteur

Journaliste multimédia à la RTS, Sophie Badoux s'intéresse au monde des arts vivants depuis sa jeunesse. Après avoir pratiqué le théâtre en amateur, elle a collaboré avec plusieurs webzines et magazines culturels. Du même auteur, le reportage web : *Au far° migrants et habitants dansent pour se rejoindre* à découvrir sur www.rts.ch ou sur www.festival-far.ch



Trois questions au chorégraphe Laurent Pichaud « C'était une aventure humaine avant tout »

Après avoir beaucoup travaillé par le jeu pendant les répétitions qui ont permis de constituer le groupe, comment avez-vous vécu la période des représentations? Êtes-vous satisfait du résultat artistique?

Oui, je suis très content. Cela m'a même surpris, parce que finalement nous étions très en retard sur la création... Tout s'est résolu dans les deux derniers jours!

Il y avait énormément à récupérer du travail fait avec les jeux et les échauffements pendant les répétitions mais il fallait l'organiser et rythmer le rapport au lieu et celui des participants à l'intérieur du groupe. Il fallait proposer une réelle écriture dramaturgique avec un début, un milieu et une fin. Et je pense qu'au final elle tenait la route, même si ce projet était vraiment une aventure humaine avant tout. C'est un spectacle sur le vivre ensemble. Et le côté humain, la solidarité qu'on pouvait voir sur scène s'est transmis à la salle je crois.

Imaginez-vous une suite possible à cette expérience?

Le but était de faire une production très locale et contextuelle dans un lieu spécifique, ça me semble difficile d'imaginer une suite de ce projet-ci en particulier. D'autant plus que les migrants qui ont participé n'ont pas le droit de quitter le pays, si on imaginait une tournée.

Mais j'aimerais beaucoup qu'il y ait une suite et un travail futur avec l'un ou l'autre des participants qui se sont révélés être de vrais artistes. Certains ont une qualité de geste, savent chanter, dessiner. Ils pourraient développer leurs capacités dans un autre projet artistique, que ce soit avec moi ou quelqu'un d'autre d'ailleurs.

Le deuxième projet que j'ai présenté au far°, *L'usage du monde – le dehors* avec Najib et Sharif, deux migrants afghans, serait lui plus apte à tourner en tant que tel. C'est sûr que ces deux créations mériteraient d'être vues ailleurs.

Vous avez assisté aux représentations assis parmi le public, est-ce qu'il y a un moment du spectacle qui vous a particulièrement touché en tant que spectateur?

Le tout début, lorsqu'ils accrochent leurs vêtements aux anneaux. Cette image m'a marqué. L'idée m'est venue des mineurs, qui, lorsqu'ils descendaient dans les mines, accrochaient leurs habits au plafond pour qu'ils restent propres avant de s'enfoncer dans la noirceur du charbon. C'est aussi une forme rituelle de préparation au travail, tout en évoquant également la montée des drapeaux aux JO par exemple. Il y avait donc cette allusion à la nationalité, à l'identité mais aussi à une solidarité.

J'aime travailler avec des images poétiques et polysémiques. La mappemonde-ballon qu'Emmanuelle gonflait sur le visage d'Ali, ou cette même mappemonde jetée dans les brancards des « ambulanciers » (les participants portaient des t-shirts de la Croix-Rouge lors d'une séquence du spectacle) sont aussi des images qui me resteront gravées. SB

Black Fragment 5 (Voir des trucs, et faire encore communauté)

Tu es un autre.

Avec toi, c'est plus difficile a priori. Tu es plus taiseux, plus timide. Tu ne souris pas facilement. Et quand tu racontes ta traversée du désert de Libye, on sent bien que tu as vraiment ramassé. Tu ne dis pas grand-chose, mais tu es là tout le temps. Archi à l'heure, toujours prêt à remplacer n'importe qui au pied levé.

Le premier soir où tu es venu travailler à la buvette, tu t'es habillé hyper classe. Je t'ai vu arriver au loin sur le chemin, et des tas de clichés m'ont traversée, instantanément. L'élégance d'être nègre chantait Brel. Devant moi, la silhouette élancée d'une espèce de guerrier Massai, perdu en plein Nyon. Désolée, hein, tu m'excuseras peut-être. Depuis des jours que je traverse ce festival avec nous tous, je mesure chaque jour, aussi, ma propre connerie.

Après le travail, on est allés voir le spectacle de Loan Nguyen. Tu es francophone, ça tombe bien. Assis sur les marches, serrés, dans la salle pleine à craquer.

Pour un taiseux et une âme calme, les réactions de ton corps de spectateur sont incroyablement bavardes. Tu ris fort, tu sursoutes, tu me chuchotes plein de commentaires à l'oreille, spécialement quand les récits retracent le parcours exact que tu as fait, à pied et en bateau. Encore assis dans la salle, tu me dis avoir beaucoup aimé ce spectacle, parce que c'est la vérité.

À la sortie, nous fumons avec d'autres amis, des amis de la profession. À peine deux minutes que le spectacle est terminé, et ça parle déjà dramaturgie, faiblesses ou forces de jeu, positionnement critique, traitement de la scénographie. Je te regarde du coin de l'œil, un peu perdu dans la discussion.

Avec ton spectacle, là, qui avait pourtant dit, à tous ces gens assis les uns contre les autres, une vérité. Je te sens à côté de moi, et j'ai soudain terriblement honte de mes amis, qui dissèquent ta vie, sans s'en rendre compte, à coup de scalpels dramaturgiques. Et j'ai honte d'avoir honte.

J'ai honte d'être moi, cette professionnelle du spectacle contemporain, empêtrée de comportements contradictoires, et d'agendas personnels, plus ou moins cachés. Empêtrée du fantôme de ton instrumentalisation. Empêtrée aussi de la tentation de quitter définitivement les vanités inoffensives du poème sensible, pour ne m'empoisonner qu'à la colère du combat militant.

Depuis dix jours, je suis ébranlée, souvent. Mes habitudes, mes assises, fondent un peu sous ton contact, et celui d'autres qui habitent dans les mêmes conditions que toi.

Nous rions chaque jour, **allons voir des spectacles ensemble, mangeons ensemble.** Mais chaque soir, au sortir du train, j'ai besoin de m'asseoir seule, sur le banc rue du Simplon, dans la nuit calme. Je suis épuisée.

Et je sais que ce n'est pas le fait « d'être en création » qui m'épuise. Ce qui m'épuise, c'est de rire et travailler avec toi chaque jour, puis se dire au revoir chaque soir, et te laisser partir prendre ton bus vers le bunker de Crans-près-Celigny. Ce qui m'épuise, c'est de ne jamais pleurer avec toi. De ne faire que travailler et rire. Ce qui m'épuise, c'est notre besoin de vivre aussi normalement que possible, alors que ton silence rappelle à chaque minute que le cadre est absurde. Ce qui m'épuise, c'est que pour rien au monde je ne te donnerais une place dans mon appartement, ni à toi ni à un autre.

Le festival nous aura montré que c'est en fait très facile de faire des choses ensemble. D'apprendre des prénoms impossibles à prononcer, de part et d'autres. De manger ensemble, de danser ensemble. De voir, de faire et de parler d'art, ensemble.

Tout en nous montrant à quel point le chemin, pour déconstruire ce désespoir organisé, va être long.



Actions, ou l'art de l'engagement

Salle communale de Nyon. Mois d'août. Actions, de la Compagnie Yan Duyvendak, se joue en création et en représentation unique dans le cadre d'ailleurs, 32e édition du festival far°. Petit compte-rendu de l'expérience et entretien avec les concepteurs de cet objet (anti)-scénique engagé.

Nous prenons place sur les chaises honnêtes disposées en quart de cercles concentriques, en ayant pris soin de nous saisir du bulletin jaune et du stylo posés sur l'assise - nous aurons des devoirs à rendre. Certains sont déjà là: échange de sourires brise-glace et regards en chiens de faïence parmi le babil omniprésent d'un public qui se forme presque inlassablement. Le camembert de chaises se love sur son centre laissé vide, détournant volontairement son regard de la petite scène à l'italienne qu'offre le lieu, pendant que l'éclairage cru tue l'espace scénique dans l'œuf pour ne donner à voir rien d'autre que l'architecture bonnardement accueillante d'une salle des assemblées, dépouillement de bulletins de votes, bourses aux minéraux, thés dansants et autres lotos du dimanche. Yan Duyvendak est là, debout et à peine en retrait, scrutant comme nous les chaises qui s'occupent de spectateurs dissipés par leurs bulletins jaunes et la lumière trop diurne pour imposer le silence.

Il lui faudra lancer un ‘Bonsoir !’, micro à la main, depuis l’une des tranchées vides de chaises pour que notre attention soit captée. C’est alors que nous comprenons qu’ils sont trois maîtres de cérémonie, Nataly Sugnaux et Nicolas Cilins, complices de Yan Duyvendak et collaborateurs au sein de la Compagnie artistique du même nom, sont les catalyseurs de ces *Actions* qui sont en jeu ce soir. À trois voix, ils nous présentent le programme de la soirée : il s’agira de donner la parole aux requérants d’asile de la région, écouter les bénévoles et professionnels déjà engagés à leurs côtés, identifier leurs besoins et passer à l’action. Les règles sont posées : la recette de la billetterie constituera le fonds de départ de l’association Le lieu-dit⁸⁶, créée sous l’instigation du trio pour les besoins du terrain. Mais les maîtres du jeu sont beaux joueurs : les spectatrices et spectateurs qui s’estimeraient lésés sur la marchandise, ou en mal de spectacle, seront remboursés à la sortie.

Puis le dispositif se met en branle, qui serait presque implacable s'il n'était contaminé par la maladresse et les hésitations des requérants et des interprètes bénévoles - autant de temps morts et regards momentanément perdus qui troublent d'une sincérité déroutante la mécanique testimoniale. L'un après l'autre, les requérants se lèveront pour décliner une même séquence - salutation, nom, profession, origine, date d'arrivée en Suisse et dans la région, pour finir par la même litanie : ne vouloir rien d'autre que s'intégrer, travailler, refaire sa vie, sortir du trou à rats des bunkers. On entendra « Jack Mohamed », ingénieur yéménite arrivé quelques semaines plus tôt, Ammar Al Muhamadawi, d'Irak, qui attend depuis plusieurs mois et espère trouver un poste de cuisinier ou Bassel Khalil, de Syrie, qui pensait avoir trouvé une issue à son périple en obtenant son permis de séjour, pour être aujourd'hui à la rue et se loger tant bien que mal chez des amis. Certains sont réservés, d'autres traversés par une rage contenue, tous seront d'une pudeur confondante.

À mesure que les témoignages se succèdent, les artistes se muent en présidents de séance, les spectateurs en activistes, le public en assemblée, les bulletins jaunes en promesses, le festival far°, en agora.

On ressort de l'expérience à la fois déçus, au pied du mur et troublés: déçus de son propre appétit de spectaculaire, de sa faim de formes esthétisantes auxquels aucune concession n'aura été faite ; au pied du mur, parce qu'acculés à se saisir d'une réalité par la matière brute du témoignage et la lame de fond précipitante des appels à l'action. Mais le mur qui endigue le passage à l'acte est désormais lézardé de toutes parts, tant il aura été ébranlé par les constats réitérés par tous les preneurs de parole: les actions à mener pour soutenir les requérants sont d'abord les plus simples, les actes, routiniers, les gestes, banals à souhait. Comme léguer du matériel informatique essoufflé, offrir une sieste sur canapé, une heure de conversation, organiser une balade à vélo ou un pique-nique spontané. Reste le trouble suscité par la présence poignante des requérants et l'espace inouï laissé à leur parole au cœur de notre assemblée de fortune, que l'on portera longtemps avec soi.

Créée au far°, *Actions* est définie par Yan Duyvendak comme un « dispositif artistique à visée sociale ». Nataly Sugnaux insiste : il s'agit pour la Compagnie de répondre à une urgence, il n'y a aucune raison d'attendre. *Actions* trouve sa justification dans l'urgence de la situation migratoire actuelle, son dispositif s'actualise par nécessité et par opportunité.

Black Fragment 6
(De ce qui n'a rien
à voir,
mais en fait si)

Un soir, rue du Simplon, il y a un vieil
exemplaire du journal *Le Temps*.
En première page, la découverte d'un
requin vivant dans les profondeurs polaires,
dont l'espérance de vie pourrait bien
atteindre 400 ans.

Je n'ai pas versé une larme jusque-là,
durant toute la période du festival.

La découverte du requin, vampire solitaire dans les eaux noires, nageant inlassablement depuis la colonisation de l'Amérique, offre une porte inespérée à mes émotions nouées, et incompréhensibles.

Je ne sais pas qui est ce requin, *errant
ad aeternam*.

Je ne sais pas si c'est toi.
Ou toi.
Ou toi.
Ou vous.
Ou eux.
Ou si c'est moi, aussi.

Mais quoi qu'il en soit, il va falloir
apprendre à errer et patauger ensemble.
Les eaux glacées du Léman sont larges.
Y a pas de souci.



Répondant à leur manière au vieux rêve de faire de l'art utile, le trio fait de la Compagnie une agence à traiter des problèmes sociaux par l'utilisation des données propres à son espace social: ses lieux (théâtres, festivals, musées), ses acteurs (artistes, performeurs, médiateurs, critiques, journalistes, public), ses ressources (sponsors, billetterie). Le dispositif est modélisé par une série d'instructions qui forment une marche à suivre et vise ainsi à être reproduit dans d'autres contextes et par d'autres acteurs, pas nécessairement issus du milieu artistique. « C'est l'instruction qui constitue le geste artistique », nous dit Nicolas Cilins, l'idéal est de tendre par ce biais à l'œuvre ouverte, un peu selon le modèle des *task performances* à la Fluxus⁷. La question de la dimension artistique du dispositif est dès lors un faux problème, l'enjeu se situe plutôt autour de la notion d'auteur, pour une œuvre qui se pense plus comme un logiciel *open source* que comme un système clos. Tous trois s'accordent sur l'impératif d'éroder le sentiment d'impuissance du citoyen-spectateur face aux défis que posent les politiques migratoires, même au prix de le laisser patauger dans la tension qui lui est inhérente : l'engagement sur le terrain auprès des requérants est peut-être vain en regard de la machine à broyer européenne, mais il n'en reste pas moins nécessaire, impérieux même.

À l'heure de la crise des politiques migratoires et du déficit démocratique des institutions de gouvernance, Actions prend le sens d'un manuel de désobéissance civile par le geste quotidien. Les artistes, en passeurs de parole et cartographes des besoins, se jouent du monde de l'art et de ses codes somme toute assez vains en regard de l'impératif humain, pour nous souffler que s'engager est une évidence. L'art semble peut-être nous indiquer ici, par les modes d'emploi de son propre dépassement, les chemins de traverses qui mènent à une puissance d'agir transfuge et libérée, pirate et *open source*.

Ana-Isabel Mazón



À propos de l'auteur

Ana-Isabel Mazón travaille comme attachée de presse pour différents festivals et ensembles de musique contemporaine. Elle rejoint l'équipe du far° chaque été depuis quatre ans et se spécialise depuis peu en journalisme narratif, explorant les croisements entre enquête immersive, réflexivité du chercheur et nouveaux modes narratifs.

Le lieu-dit

Émanant directement des réflexions soulevées par le projet Actions et sous l'impulsion du far°, l'association nyonnaise Le lieu-dit a été fondée l'été dernier. Le lieu-dit vise à favoriser l'information et l'intégration des personnes en situation d'exil – quel que soit leur statut – installées dans la région nyonnaise. Pour cela elle crée non seulement un dialogue avec les exilé.e.s, mais met en place et développe également des actions diverses dans les domaines de l'apprentissage du français, de l'accès au monde professionnel et des activités artistiques et sportives. Elle vise à centraliser et diffuser lesdites actions ainsi que celles déjà entreprises par différentes instances actives sur le terrain.

Le lieu-dit est à la recherche de membres actives et actifs, ainsi que d'un local avec pignon sur rue à Nyon, pour en faire un bureau avec une permanence accessible à toutes et tous facilement.

Engagez-vous!

contact : association.lieudit@gmail.com
www.facebook.com/lieuditnyon

Direction de la publication :
 Véronique Ferrero Delacoste et l'équipe du far°
 Conception graphique : Jocelyne Fracheboud, Paris
 Dessins : Pierre Dubois
 Impression : Simongraphic, Ormans

Avec le soutien de la ville de Nyon,
 du Conseil régional du district de Nyon
 et de l'État de Vaud

far°
 21 Vy-Creuse, CH - 1260 Nyon
 +41 (0)22 365 15 50
far@festival-far.ch
www.festival-far.ch

